MARC BOISSON

EFFERVESCENCES

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa
Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.
ISBN 9791042537739
Dépôt légal : octobre 2026

1

Mais que faisaient donc sa photo et cet article parlant de lui dans ce journal français ?

Tout avait commencé trois mois plus tôt, à Lima. Il avait remarqué l'absence de la vieille dame. À sa place, il y avait une jeune femme. Leurs regards s'étaient croisés. Ne pas perdre le fil pour ne pas manquer la prochaine réplique. Ce rôle lui plaisait. Pour la première fois, il jouait une adaptation d'un roman de Mario Vargas Llosa. Il ne faisait pas partie de ces Péruviens qui prenaient de haut le prix Nobel de littérature, sous prétexte qu'il vivait depuis longtemps à l'étranger. Son pays avait la chance d'être celui d'une des plus grandes plumes au monde, point à la ligne. Il jouait du mercredi au dimanche. Le Théâtre Marsano présentait un double avantage. Il était situé dans le quartier culturel et commercial de Lima, et était assez proche de chez lui.

Quelle ne fut pas sa surprise, à la sortie du théâtre, de se trouver face à la jeune femme qu'il avait remarquée dans le public, qui visiblement l'attendait.

— Bonjour, je suis Gabriela Olivera. Est-ce que je pourrais vous parler ?

Elle ne s'embarrassait pas de préliminaires. Le sourire qui éclairait son joli visage atténuait toutefois l'abord inhabituellement direct en Amérique latine, où il est bon de sacrifier à des détours cordiaux avant de poser une question.

Elle était brune, de taille moyenne, et manifestement pas une admiratrice en quête d'un selfie.

Le sujet ne pouvait se contenter d'un coin de trottoir. Elle devait l'entretenir d'une affaire de famille. En quoi le concernait-il ? Elle lui expliquerait. La jeune femme proposa une rencontre le lendemain à une heure moins tardive à la *Tiendecita Blanca*, une pâtisserie d'origine suisse, à cinq minutes du Théâtre Marsano, qui montrait bien l'origine bourgeoise de la jeune femme. Alberto Borges remarquait ces détails.

Le lendemain, ils arrivèrent à la même seconde, à l'entrée de la *Tiendecita Blanca*.

— Je vous ai aperçue dans la salle hier, lui dit-il, lorsqu'ils eurent écarté les lourds fauteuils et pris place à une des tables laquées.

— Je voulais tout d'abord te dire que j'ai beaucoup aimé la pièce et que ma grand-mère avait raison, répondit-elle. Tu es un bon acteur.

— Ta grand-mère ?

— Tu n'as pas fait attention à la vieille dame qui est venue te voir, disons voir la pièce, au moins cinq fois ? Ce ne doit pas être très courant.

— Mais si, justement, toujours assise à la même place. Et c'est comme ça que je t'ai remarquée, assise dans son fauteuil. Ta grand-mère a fini par se lasser de la pièce ?

— Je ne crois pas. C'est plutôt qu'elle avait fini de te juger.

— Fini de me juger ?

— Elle a estimé qu'elle en savait assez sur toi.

Alberto retira sa cuillère de son *suspiro a la limeña*[1] en signe d'interrogation. Comme on lui avait appris à ne pas parler la bouche pleine, il laissa néanmoins la jeune femme poursuivre.

Sans quitter un sourire à la fois séduisant et légèrement ironique, Gabriela expliqua que sa grand-mère était une femme de décisions, qui balayait les réserves avec autant d'assurance que de dédain pour les avis des autres. Une femme de tête française aussi difficile à supporter que certaines maîtresses femmes latino-américaines. Mais elle avait beaucoup d'affection pour elle.

— Ta grand-mère est française et toi aussi ? s'étonna Alberto.

— Elle, oui. Moi à un quart puisqu'à sa notable exception, on n'a pas aucun autre parent français dans la famille.

La compagnie était charmante mais Alberto commençait à perdre patience.

— Et donc ton insupportable mais adorée grand-mère a terminé de me juger. Et en quoi cela doit m'intéresser ?

— Eh bien, figure-toi qu'elle a un cadeau pour toi.

Alberto dut finir de balayer sa mauvaise humeur. Lorsque son interlocutrice lui dévoila la nature du présent, sa surprise augmenta.

— Un séjour d'un an en France ?… Mais dans quel but ?

Ils ne se dirent pas grand-chose de plus en cette fin d'après-midi. Edgar Saba[2] avait convoqué ses acteurs un peu plus tôt qu'à l'habitude.

Quelques jours plus tard, la jeune femme l'appela.

— Je pensais trouver mon billet d'avion sous ma porte, lui dit-il d'emblée.

— Il faut que je t'en dise un peu plus auparavant.

Après les explications de la jeune femme, il ne comprit toujours pas très bien les raisons qui amenaient la vieille dame à lui offrir un

1. Le *suspiro a la limeña*, littéralement « soupir à la liménienne », est comme son nom l'indique un dessert typique de Lima.

2. Metteur en scène de la pièce *Qui a tué Palomino Molero ?*, tirée d'un roman de Mario Vargas Llosa, dans laquelle joue Alberto.

séjour d'une année en France, en dehors du fait qu'il n'aurait pas de difficultés avec la langue. Marie-Jeanne Huard, c'était son nom, était née en Champagne et avait passé son enfance dans le village de Verzenay, avant de s'installer au Pérou, à vingt et un ans. Bien tôt pour un changement aussi radical, pensa Alberto. Elle n'avait toutefois pas oublié ses origines car c'est à Verzenay qu'il était invité à passer une année, tous frais payés. Cette dernière mention était tentante dans la mesure où, arrivé la trentaine, il tirait toujours le diable par la queue. Mais qu'était-il censé faire à Verzenay ? Marie-Jeanne Huard ne pourrait-elle pas lui donner quelques précisions ?

— Tu n'as pas de mission spéciale, répondit Gabriela. Et elle ne souhaite pas t'en dire plus. C'est pour cela qu'elle est passée par moi. D'autre part, tu dois promettre de ne jamais faire mention de son nom lorsque tu seras en Champagne.

Une promesse qu'il ne tiendrait pas longtemps.

— Et je n'aurai pas l'occasion de parler avec elle avant mon départ ?

— Non plus.

L'invitation était bien mystérieuse…

2

Alberto devait bien reconnaître que son absence ne poserait de problème à personne, et en premier lieu pas à lui-même. Sa vie sentimentale marquait une pause et il n'avait pas de projets théâtraux à moyen terme. Il y avait bien un petit rôle en perspective dans la telenovela *Al fondo hay sitio*[3], diffusée sur Panamericana Televisión, mais il serait remplacé sans problème et, à la vérité, il s'en fichait.

Gabriela lui avait dit qu'il pourrait partir en été, c'est-à-dire qu'il lui restait trois mois pour se préparer. On était en avril, le plus beau mois de l'année. Même si ses cours au Lycée franco-péruvien de Lima, le Francopé, comme on disait, avaient fait de lui un quasi-habitant de l'Hexagone, il n'y était jamais allé, une des raisons pour lesquelles il avait accepté l'invitation de Marie-Jeanne Huard sans réellement hésiter.

Qu'est-ce qui avait poussé son père, un Indien venu des Andes dans les années quatre-vingt et établi à l'époque dans un des quartiers les plus pauvres de Lima, à inscrire son fils dans un lycée étranger ? L'arrivée inespérée de l'aisance économique. Le Francopé était un gage d'ascension sociale, un pied de nez à des compatriotes qui attribuaient volontiers aux Borges et à leurs semblables un double handicap : la couleur de peau et le fait de vivre dans le Cono Norte[4] de Lima. Le père et la mère d'Alberto étaient avant tout occupés à faire prospérer la famille. Ils y parvinrent au bout de quelques années.

Dans les années quatre-vingt-dix, le Cono Norte avait encore des allures de bidonville. Le véhicule de Lucho Ramírez allait bien avec le décor. Il était pourtant fier de sa vieille Lada bleu marine, qu'il rafistolait sur un terrain vague pas très loin de chez les Borges entre deux courses de taxi. Le père d'Alberto l'avait engagé pour l'amener au Francopé. Un luxe qu'enviaient ses camarades qui se rendaient dans des collèges publics de l'autre côté de la colline au prix d'une lutte pour obtenir une place dans les *colectivos*[5] dévalant les rues et happant les passagers dans une concurrence effrénée avec les autres minibus.

---

3. Ce qui peut se traduire par « Il y a de la place au fond », phrase traditionnellement prononcée, généralement avec un haut niveau sonore, par les employés qui s'occupent de l'encaissement des billets dans les bus privés de Lima.
4. Quartier populaire situé au nord de la capitale.
5. Le terme *colectivos* désigne des transports collectifs de toutes tailles.

Parvenus à Chacarilla del Estanque, le « luxe » devenait un handicap. Lucho Ramírez n'était absolument pas gêné et discutait d'arrache-pied avec les *guachimanes*[6] qui défendaient l'accès à la grille du lycée. Derrière lui klaxonnaient des 4 x 4 rutilants, conduits par de belles femmes dont on devinait les effluves de parfums parisiens, et des hommes cravatés.

Lorsque Alberto eut établi quelques contacts avec des camarades de classe, il demanda à son chauffeur de le laisser à distance de l'établissement scolaire, là où la fumée de son véhicule et ses taches de rouille ne gâcheraient pas le teint du quartier.

Il repensait à sa naïveté de l'époque. Ses traits indiens dénonçaient sa classe sociale émergente bien plus sûrement que la Lada cachée au coin de la rue. Les *cholos*[7] avaient un statut inférieur à celui des descendants des Espagnols, comme si rien n'avait changé en cinq cents ans. Alberto avait renoncé à comprendre les familles après que la sienne eût fait de lui un transfuge de classe. Il n'avait pas la moindre intention d'en créer une. La distance qu'il prenait avec le monde l'amenait à le considérer avec un sarcasme que son intelligence déguisait en fine caricature.

La famille de Gabriela n'était pas non plus d'une remarquable homogénéité. Il l'avait revue et elle lui avait raconté que son père n'avait jamais accordé d'attention à son ascendance française. C'était un investisseur immobilier dont Lima était le seul terrain de chasse. Le rapprochement qu'entraînaient les préparatifs du séjour d'Alberto en Champagne ne déplaisait ni à l'un ni à l'autre, même si le jeune homme se disait qu'elle n'était sans doute pas assez *gringa* pour s'intéresser à lui.

Toutes dispositions prises, son appartement loué, ses amis salués, ses bagages cadenassés, Alberto partit un beau matin, très tôt, vers l'aéroport. Il faillit ne jamais y parvenir.

6. De l'anglais *watchmen*, « gardiens ».
7. Terme, le plus souvent péjoratif, utilisé pour qualifier les Indiens à Lima.

3

L'Airbus A330 d'Iberia vira au-dessus de la côte Pacifique et monta à pic en direction des Andes. Alberto Borges transpirait encore. Il avait bien cru ne jamais monter dans l'avion. À trois heures du matin, dans l'avenue de la Marina, à une demi-heure de l'aéroport Jorge-Chávez, son taxi était parti dans des embardées invraisemblables. Le chauffeur avait réussi à l'immobiliser sur un coin de l'avenue, heureusement peu passante à cette heure. Il annonça une crevaison, puis deux. Les pneus avant étaient inutilisables.

— Quel est l'imbécile qui a fait ça ? vociféra-t-il.

Alberto balaya le sol avec la lampe de son téléphone portable puis les environs. Et si c'était une embuscade ? Mais personne ne surgit de la pénombre. Ils n'en étaient pas moins immobilisés. Le taxi ne disposait pas de deux roues de secours. Le vol IB 7190 décollait à six heures. Alberto voulut commander un Uber. Malheureusement, son smartphone s'éteignit bientôt. Il avait négligé de le recharger, se disant qu'il n'en aurait plus besoin. Le chauffeur affirma, et c'était très probablement un mensonge, qu'il n'avait pas de portable.

Le jeune homme se retrouva sur le trottoir de l'avenue de la Marina, peu visible entre les voitures garées, à tenter de héler un taxi. Il en passa peu et aucun ne s'arrêta.

Il finit par prendre un *micro*[8] qui allait dans les environs de l'aéroport. Le contrôleur lui assura qu'il pourrait ensuite s'y rendre à pied et ne s'appesantit pas plus que lui sur les dangers du quartier pour un piéton et son alléchante valise de voyage. Il se dit qu'il arriverait indubitablement trop tard mais qu'il trouverait plus facilement un taxi à l'aéroport pour revenir à son domicile. Il distingua bien la tour de contrôle de Jorge-Chávez, mais il dut marcher plus de trente minutes avant de prétendre pénétrer dans l'enceinte de l'aéroport. Le contrôle à l'entrée le ralentit encore. Un piéton avec ses bagages était inhabituel, donc sujet à vérification.

Quelle ne fut pas son heureuse surprise lorsque le panneau d'affichage de l'embarquement l'informa que le vol d'Ibéria était arrivé de la capitale espagnole avec deux heures de retard !

À l'apéritif, une petite bouteille de vin blanc détendit notre voyageur. Il jouait avec les cacahuètes qui glissaient sur sa tablette quand il aperçut sur celle de son voisin un livre en français. Il était si stressé

8. Terme servant à désigner les microbus. Au Pérou, il s'agit de vieux véhicules appartenant au transport privé. Leur seul éclat sont leurs couleurs.

à son arrivée qu'il l'avait à peine salué. Il l'observa à la dérobée. C'était un homme d'une soixantaine d'années, brun, de type européen.

— Vous êtes Français ? lui demanda Alberto.

Il faut préciser qu'il avait décidé de profiter de tous les instants de son séjour en France pour s'imprégner de la culture et de la langue françaises, dont il s'était éloigné après son baccalauréat. Le voisin ne se fit pas prier pour commencer la conversation. Il était originaire de l'Hexagone mais résidait au Pérou depuis plusieurs dizaines d'années.

— Je suis professeur d'histoire contemporaine à la PUC[9], précisa le jeune homme.

— J'y ai étudié aussi.

— Dans quelle faculté ?

— Dans celle des arts de la scène. Je suis acteur. J'ai principalement étudié le jeu théâtral avec Jorge Guerra et Alberto Isola.

— Ah ! oui, Coco Guerra, je le connais bien. Et qui ne connaît pas Alberto ? Il a une belle trajectoire actorale. Je me présente, je m'appelle Jim Rosso.

— Et moi, Borges. Enchanté. Jim Rosso, ce n'est pas très français.

— Borges, comme l'écrivain ?… Ma famille est d'origine italienne, répondit le professeur. Je suis né Jérémy, mais je ne sais plus par quel hasard familial ou scolaire, on a pris l'habitude de m'appeler Jim. Mais dis-moi, comment se fait-il que tu parles aussi bien le français ?

Lorsque Alberto lui répondit qu'il avait étudié au Francopé, Jim confessa qu'il s'en était douté.

— Comment dire ?… Ton accent est bon, mais tu parles comme tes camarades français de lycée qui sont nés au Pérou. Avec une petite intonation chantante qui provient de l'espagnol parlé à Lima.

Alberto répondit en riant :

— Je vais devoir plonger dans un bain linguistique ! Espérons que la chute ne soit pas douloureuse. Ce qui doit aussi vous étonner, c'est qu'une personne originaire des Andes telle que moi a étudié au Francopé ?

— Je connais bien le Pérou et ses contrastes. Et en ce qui concerne ton petit accent chantant, surtout n'aie aucun complexe car moi, malgré mes efforts, on ne met pas cinq minutes à me demander de quel pays je viens quand je parle espagnol.

— Sans doute à cause de votre physique. Et je parie qu'on vous prend pour un Américain.

---

9. La Pontificia Universidad Católica (PUC) est une université catholique d'Amérique latine qui s'adresse à un large public.

— Touché juste, et ça m'énerve à chaque fois.

— Quelle est votre spécialité à l'université ?

— J'ai longtemps travaillé sur le Sentier lumineux[10].

Décidément difficile d'y échapper. Le visage d'Alberto se ferma un instant. Il portait en lui les mémoires des souffrances qu'avaient vécues sa famille et bien d'autres habitants des Andes, et qui n'avaient pas compté en rien dans leur décision de s'installer dans la capitale.

La fin du repas marqua une pause. L'assoupissement gagnait l'ensemble de la cabine de classe économique. Les hôtesses et stewards étaient passés dans chaque rangée pour s'en assurer. Ils enjoignaient aux réticents, qui ne voyaient pas pourquoi ils ne profiteraient pas de la lumière du jour, de fermer les hublots.

La conversation entre Jim Rosso et Alberto Borges reprit quelques heures plus tard quand l'un détourna les yeux de l'écran du siège avant et que l'autre leva les yeux de son livre. Ils n'avaient pas dormi et étaient fatigués par la position assise.

Jim parla de son séjour en France. Il allait participer à un symposium sur la narration des guerres révolutionnaires au vingtième siècle.

— C'est sur le site Richelieu de la BnF, la Bibliothèque nationale de France. Tu connais ? C'est moins impressionnant que le site François-Mitterrand, mais ça plus de charme.

— C'est la première fois que je vais en France.

— Un jour, il faudra écrire l'histoire des élèves de lycées français de l'étranger qui embrassent la France sans avoir l'occasion de la connaître, dit l'historien après un moment de réflexion.

Il invita Alberto à assister à son intervention en ajoutant :

— Ce serait pour toi l'occasion de parcourir le centre de Paris, car ce site de la BnF ne se trouve pas très loin du Palais-Royal et du Louvre.

Le jeune homme était déjà perdu.

— En fait, je ne fais que passer par la capitale. Ma destination est Verzenay, en Champagne.

L'histoire de la trajectoire de la vieille dame intéressa vivement Jim Rosso. Alberto fit fi de la recommandation de discrétion la concernant. Là où il se trouvait, les mots s'envoleraient.

— Ce n'est pas commun, l'émigration champenoise au Pérou, commenta son compagnon de voyage. C'est même inédit. Au Mexique, on retrouve des descendants des habitants de Barcelonnette, dans les Alpes-de-Haute-Provence. À Veracruz, il y a même des Français

10. Mouvement d'obédience maoïste qui ensanglanta le Pérou dans les années 1980.

qui sont venus du petit village de Champlitte, en Franche-Comté. Mais des Champenois à Lima, ça non.

— Elle doit être la seule, dit Alberto. Elle a l'air originale en toutes choses. Pour commencer, l'invitation qu'elle m'a faite, un séjour d'une année dans son village d'origine, n'est pas banale. Vous connaissez bien la Champagne ?

— Bien, non, mais c'est une terre qui marque l'identité de la France, en premier lieu par son vin, le champagne. Rends-toi compte, on fait du vin pétillant dans le monde entier mais seule cette région en a fait une appellation inégalée, que personne n'a le droit de reproduire. D'ailleurs, le champagne est devenu Patrimoine immatériel de l'humanité il y a quelques années. Il faut bien reconnaître qu'il a un goût incomparable.

— Je croyais qu'on nous en servirait dans l'avion.

— Sur Ibéria, jamais, mon ami. Et sur Air France, ce n'est plus ce que c'était. Tu as droit à un demi-verre en plastique et il est inutile d'en redemander. Il y a trente-cinq ans, quand j'ai commencé à emprunter la compagnie, c'était différent. On te servait des mini-bouteilles qui ressemblaient à quelque chose. Tu en as déjà bu, n'est-ce pas ?

Oui, Alberto y avait goûté. Tous les ans, en qualité de comédien francophone, il était invité à la célébration du 14-Juillet à la résidence de l'ambassadeur de France. Le champagne n'était pas pour rien dans sa fidélité à ce rendez-vous, comme celle de nombreux autres invités, à ce qu'il avait pu en observer. Mais, par ailleurs, la solennité des Français présents lui semblait assommante.

Jim Rosso lui expliqua que derrière l'effet euphorisant des bulles de champagne, il y avait une réalité parfois dure.

— En premier lieu, la région Champagne-Ardenne est dans l'est de la France. Il peut y faire très froid l'hiver. Et le travail des vignes en hiver n'est pas une partie de plaisir. Tu verras sans doute de la neige, décembre approchant. Ça te changera de Lima où il ne tombe jamais rien du ciel. Et la région a payé un lourd tribut aux guerres, les combats de 14-18, les bombardements pendant la Seconde Guerre mondiale. Pendant la Grande Guerre, les vignes ont été transformées en champs de bataille, la cathédrale de Reims a brûlé. Et avant, en 1860, les vignes de la région ont été fortement touchées par l'épidémie de phylloxéra. Elles ont dû être arrachées et replantées. Il faut être résilient pour être vigneron en Champagne et d'une grande exigence, car la qualité du produit ne souffre pas de demi-mesure.

Jim Rosso conclut que la Champagne était un oxymore :

— Une région joyeuse et dure, lumineuse, mais aussi sombre.

Alberto eut le fugace pressentiment d'événements peu communs.